

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 15.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 AVRIL 1877

SOMMAIRE

Correspondance européenne, par G. A. Drolet.—Les hommes de 37-38 : Pierre Amiot, par L. O. David.—Le sonnet, par Glo.—Correspondance : critique littéraire, par un amateur des belles-lettres.—Variétés.—Nos gravures : L'hon. Jean-Louis Beaudry, Maire de Montréal : Le château de Citry.—Revue de la semaine.—Faits divers.—Poésie : Le clocher, par Josephin Soulayr.—Le Sorcier du Mont Granier (suite).—Les pêcheries et la pisciculture en Canada, par Blain de St. Aubin.—Avis important.—Echos parlementaires.—Choses et autres.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : L'hon. J.-L. Beaudry, Maire de Montréal ; Les hommes de 37-38 : Pierre Amiot ; Le château de Citry, résidence de M. Hector Bossange ; Grand établissement ichthyogénique du gouvernement canadien, près de Newcastle, Ontario ; L'hon. A. J. Smith, ministre de la marine et des pêcheries ; Wm. Smith, député-ministre de la marine et des pêcheries ; M. F. W. Whiteher, commissaire des pêcheries ; M. Samuel Wilnot, pisciculteur.

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

Paris, 22 mars 1877.

Le *Tout Paris*, amateur de belle musique, qui depuis trois mois applaudit mademoiselle Lajeunesse, s'était donné rendez-vous hier soir, mardi, aux Italiens, pour assister à la représentation extraordinaire, offerte en bénéfice à l'Albani, avant son départ prochain pour Londres.

La *Diva* avait choisi, pour cette occasion, le célèbre opéra *I Puritani* de Bellini, qui n'avait pas été joué à Paris depuis vingt ans, me dit-on. Le ténor Marini, dans le rôle d'Arturo, débutait dans la grande ville, qui distribue les brevets artistiques.

Les familiers dilettanti connaissent la nature des difficultés extraordinaires que cet opéra renferme, pour les ténors surtout. C'est un vrai casse-cou. De même qu'un artiste éminent y trouve des partitions propres à mettre en relief tous les moyens vocaux qu'il possède, et à se faire applaudir, en rendant bien les passages qui renferment les beautés les plus effrantes que puisse produire la voix humaine ; de même un artiste ordinaire rate son effet, dénature la pensée de l'auteur, et laisse le spectateur froid et inconscient des beautés que renferme l'œuvre qu'il rend si mal.

Eh, bien ! c'est cet opéra qu'avait choisi l'éminente artiste canadienne, pour recevoir son baptême... de fleurs, des Parisiens, qui se piquent de s'y connaître. Je n'ai pas beaucoup voyagé, ni assisté aux représentations extraordinaires offertes en bénéfice aux artistes, à l'étranger, c'est pourquoi je ne puis faire de comparaisons ; mais je n'ai jamais vu un public aussi délirant, aussi enthousiaste et aussi démonstratif, que celui qui remplissait le Théâtre Italien, hier soir.

Le thème de *I Puritani* ressemble beaucoup à celui de *Lucia de Lammermoor*. La scène se passe en Angleterre, sous Cromwell. Elvire (Albani) aime Arturo, partisan des Stuarts (Marini) ; mais le père d'Elvire l'avait promise à Richard, Puritain (Pandolfini). Cependant, le père consent à l'union d'Arturo. Henriette d'Angleterre, veuve de Charles, qui est proscrite et se cache pour échapper à la mort, rencontre Arturo, qui la reconnaît et veut la sauver. Elvire, sans la connaître, lui fait essayer son voile de mariée, et chante là des couplets qui ont enlevé la salle et que l'Albani répéta quatre fois. Richard, jaloux de la préférence accordée à Arturo, reconnaît aussi la Reine, et dit à son rival que, s'il veut la sauver, il les laissera par-

tir sans les dénoncer. Arturo part, sans faire d'adieux à Elvire, avec la reine Henriette ; et aussitôt après, Elvire arrive avec son père, pour les fiançailles. On ne trouve que Richard, qui déclare qu'Arturo a enlevé l'étrangère et qu'il s'est enfui avec elle. Désespoir d'Elvire, qui est frappée soudainement de folie, comme dans *Lucia*. Au troisième acte, Arturo revient après trois mois d'absence et trouve Elvire folle. Sa vue opère ce que les bons soins n'avaient pu faire. Elvire revient à la raison et chante avec Arturo les *duos* et les *solis* qui ont été bissés, bissés encore, et rappelés jusqu'à cinq fois. Je n'ai jamais entendu chanter comme cela. L'Albani s'est surpassée. Trilles, trémolos, modulations, sons fêlés, coupés, saccadés, toujours dans les plus hautes notes de son registre si étendu, avec la plus grande pureté que l'on puisse désirer à une voix humaine ; toutes les perfections étaient réunies dans ces couplets. Marini l'a secondée parfaitement et s'est montré grand artiste.

Pendant plus de vingt minutes, la représentation fut interrompue. Il tomba une véritable pluie de fleurs sur la scène, des loges de côté, pendant que dura l'ovation que ce public enthousiasmé fit à la Diva. Je comptai jusqu'à cinquante cinq bouquets et corbeilles de fleurs, qui furent jetés et déposés sur la scène. Ça arrivait comme la grêle ; des couronnes de camélias blancs, des harpes en fleurs de Nice, des emblèmes allégoriques : il en tombait de toutes les formes, au milieu des cris, des bravis, des applaudissements de la foule en délire. L'Albani saluait, souriait à tous, à droite, à gauche, ramassait les gerbes de fleurs qu'elle remettait à des laquais, et que ceux-ci déposaient sur une grande table et sur les fauteuils qui meublaient la pièce où la scène chantée se passait. La scène ressemblait à une serre tout en fleurs. Pour couronnement, un admirateur de mademoiselle Lajeunesse, qui sait que les fleurs ne vivent, souvent, que l'espace d'un matin, a voulu lui donner un témoignage durable de sa considération, et a fait déposer à ses pieds un superbe écrin, contenant un diadème en diamants, qui, à en juger par les proportions, doit bien valoir dans les 50 à 60 mille francs. Ce doit être un musicien distingué, dans l'enveloppe d'un prince. Jamais diadème n'orna plus joliment et de tête plus sympathique, que ceux de l'aimable artiste canadienne.

Inutile de dire qu'après un baptême semblable, à Paris, l'Albani pourra maintenant faire ses conditions comme elle le voudra.

Avant-hier, lundi, le 19 mars, M. Rameau, l'auteur distingué de *La France aux colonies*, qui, comme vos lecteurs le savent, porte beaucoup d'intérêt au Canada et à tout ce qui s'y rattache, a fait, au cercle du Luxembourg, une conférence sur le Canada et spécialement sur "*Les Français au Canada depuis la découverte jusqu'à nos jours*." L'heure n'a pas permis à M. Rameau de compléter sa causerie, et de dérouler le panorama de la colonie de la Nouvelle-France plus loin que M. de Poutrincourt. Cependant, il a traité de main de maître la question de la colonisation du Canada, et ses considérations sont tellement neuves pour beaucoup de Canadiens mêmes, que je vais tâcher, de mémoire, de vous en retracer quelques-unes.

Ce n'est pas, à dit M. Rameau, la soif de l'or qui a attiré les émigrants au Canada, comme dans les colonies espagnoles. C'est guidés par des motifs plus nobles et plus patriotiques, que les gentils-hommes s'embarquaient avec leurs familles pour venir planter leur tente dans la Nouvelle-France et y commencer des établissements sérieux. C'est que la voix venait d'en haut, au lieu de venir d'en bas. Cette émigration avait trois caractères : idée féodale, familiale et agricole. Les premiers colons ne se laissaient pas emporter par l'enthousiasme, comme cela se voit si souvent aujourd'hui ; mais, au contraire, ce n'était que quand ces idées avaient poussé de profondes racines qu'ils s'embarquaient. Les uns, cadets de famille, pour éviter, suivant les mœurs du temps, de ne faire que des aventuriers militaires en Europe, partaient pour la Nouvelle-France, que l'on considérait comme le prolongement terrien de la France, et là, s'y faisaient donner des fiefs, des terres, des seigneuries, qui passaient à leur postérité et qui prenaient de plus en plus d'importance, à mesure que la colonie augmentait.

Beaucoup de bourgeois, de négociants, de ces cadets de famille, sans terres, en France, imbus de ces idées de féodalité, très-enracinées alors et très-accentuées, émigraient pour se faire une position sociale un peu plus relevée, pour acquérir un fief, une terre dont on prenait le nom, et pour ajouter la particule nobiliaire devant un nom roturier. Comme l'importance du nouveau seigneur n'existait que proportionnellement à celle de sa seigneurie, ces nouveaux châtelains étaient intéressés à aider au développement de leurs terres et à y attirer des colons sérieux. Au lieu d'être immédiat comme dans les pays à mines d'or, le succès des établissements fondés par les émigrés français était dans l'espérance de l'avenir : c'est pourquoi l'on travaillait consciencieusement à la terre, sans se soucier des difficultés présentes.

M. Rameau, s'appuyant sur l'autorité de l'abbé Ferland, dit qu'une grande partie des colons français venaient du Perche, et, a-t-il dit en souriant, "cette version ne serait pas appuyée par des contrats authentiques, que j'en serais certain, en parcourant le Perche ; il n'y a que dans le Perche que l'on appelle en France, les femmes *des créatures*, comme en Canada." M. Rameau développa aux nombreux auditeurs qui se pressaient autour de la tribune, le système de la tenure seigneuriale, telle qu'instituée et pratiquée en Canada, jusqu'à son abolition. Lods et ventes, concession de terres, etc. J'attendais avec curiosité l'instant où l'orateur viendrait à l'histoire contemporaine, mais l'heure ne le permit pas, et nous en restâmes à Poutrincourt. M. Rameau a promis de compléter cet intéressant travail. M. Lefèvre, consul général de France à Québec, et maintenant en permission, assistait à cette séance, ainsi que tous les Canadiens de passage à Paris.

Le général marquis d'Absac, aide de camp du maréchal de MacMahon, président de la république, est parti hier pour Berlin, porteur d'une lettre de félicitations (?) du chef de l'Etat à l'empereur Guillaume, qui vient d'atteindre sa 80ème année. Je ne sais pas si cet empereur de fraîche date vivra encore assez longtemps pour voir s'effondrer l'empire que Bismark lui

a taillé dans les entrailles palpitantes du Danemark, de l'Autriche, des Duchés et de la France. C'est, tout de même, bien étonnant de voir la vigueur extraordinaire de corps et d'esprit qu'exhibent en ce moment, aux yeux de l'Europe, quelques-uns des hommes les plus éminents des temps modernes. Trois vieillards, Sa Sainteté Pie IX, l'empereur Guillaume et M. Thiers, l'ex-président de la république française, sont arrivés à un âge où, depuis longtemps, le commun des mortels qui l'atteint se repose de sa longue carrière, et cependant ces trois hommes, loin de songer au repos, sont constamment sur la brèche ; il est vrai que ce n'est pas pour le même motif, et que le rôle du Saint-Père est de beaucoup le plus triste et le plus pénible. Lui, dont le désir et les fonctions sont de bénir, être détenu en captivité, à 80 ans, par des brigands comme ceux qui ont envahi ses États, combien ne doit-il pas souffrir !

On raconte que, lors du dernier voyage de l'empereur Guillaume en Italie, Bismark ne voulut pas le laisser continuer jusqu'à Rome, de peur que l'empereur ne vit le Saint-Père, et que Guillaume, qui est, paraît-il, bon homme au fond, ne sût pas résister aux prières du Saint-Père, qu'il voulait absolument voir ; vu la sympathie naturelle que l'Empereur éprouve, en dehors de la politique, pour la personne du Pontife, son grand âge et son noble caractère. Mais comme Guillaume règne, et ne gouverne pas, sa sympathie est étouffée sous le talon de Bismark, et l'Eglise n'en est que plus durement persécutée en Prusse.

Pendant que l'Allemagne est en liesse et fête son Empereur de 80 ans, sur son trône, la catholicité en pleurs se prépare à venir consoler, dans sa prison, l'auguste chef de la chrétienté, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Les pèlerinages s'organisent par toute la terre, pour se diriger vers Rome et s'y trouver aux grandes fêtes religieuses auxquelles participeront les catholiques réunis, en mai et juin prochain. Nul doute que la Rome de Victor Emmanuel ne tressaille d'allégresse, en cette occasion, et qu'elle n'ait comme des reflets de l'antique splendeur de la Rome papale, que nous avons connue et aimée.

Si vous voulez avoir une idée de la richesse de la France et des étonnantes ressources qu'elle offre ce beau pays, faites une descente, si on vous le permet, bien entendu, dans les caves de la banque de France, et contemplez, mais sans les convoiter, par exemple : Deux milliards deux cent trente millions de francs en or. En chiffres, 2,230,000,000 de francs. Les billets en circulation, au porteur, représentent une somme de deux milliards 600 millions. L'excédant du papier sur l'encaisse métallique n'est donc pas même de 400 millions, soit, ici, de 15 par 100. Chaque billet au porteur en circulation a sa contre partie métallique jusqu'à la concurrence de 85 par cent. Nous voilà loin des proportions considérées comme rationnelles par les économistes, puisque les banques de circulation peuvent, même sous le régime des remboursements obligatoires, à demande, n'avoir en réserve métallique, en espèces, que 35 ou 40 par 100 de leur circulation, ou souvent, comme en Canada, 10 par 100 à peine.

Le public commence à s'alarmer d'un tel engorgement et d'une pareille concen-